



De l'idéalisme en politique

Paul Berman et le destin de l'« internationale imaginaire de 1968 »

DICK HOWARD*

Dans son nouveau livre, l'écrivain politique Paul Berman réfléchit sur le destin des intellectuels de gauche qui ont rompu avec l'utopie révolutionnaire et se sont ralliés à la démocratie. Un engagement qui amènera certains d'entre eux, toujours au nom de la lutte contre le totalitarisme, à soutenir la guerre en Irak.

Le dernier livre de Paul Berman ressemble à un roman d'apprentissage (*Bildungsroman*), dont la thèse est largement suggérée par le titre. L'auteur y retrace l'évolution d'une génération international(iste) – « les 68ards » – qui apprend à mettre en pratique ses idéaux en intégrant la nécessité d'utiliser le

Recensé :

Paul Berman, *Power and the Idealists or, The Passion of Joschka Fischer and its Aftermath*, Brooklyn, Soft Skull Press, 2005 (à paraître cette année en français, chez Denoël).

* Professeur à la State University of New York at Stony Brook. Auteur de nombreux ouvrages, notamment *La démocratie à l'épreuve. Chroniques américaines* (Buchet-Chastel, 2006) et, en anglais, *The Specter of Democracy* (Columbia University Press, 2002).

pouvoir pour défendre les droits de l'homme. Cette histoire, qui constitue un premier long chapitre, a été publiée pour la première fois dans la revue *The New Republic*, une semaine avant les attentats du 11-Septembre. Elle fait entrer en résonance les parcours de plusieurs figures emblématiques de cette Nouvelle gauche internationale des années 1960 – que les lecteurs de Berman ont déjà croisées dans *A Tale of Two Utopias* (1996), consacré à l'émergence d'une société civile autonome – pour se pencher sur l'odyssée de Joschka Fischer qui, avant de devenir ministre des Affaires étrangères, abandonna ses études secondaires et commença son apprentissage dans la rue. Fischer était jusqu'à très récemment l'homme politique le plus populaire d'Allemagne. Mais la violence terroriste qui poussa *Le Monde* à titrer « Nous sommes tous Américains » eut pour effet paradoxal de renforcer d'abord, puis, à partir des suites que lui donnait le gouvernement Bush, de ruiner la montée en puissance d'une certaine forme de moralité dans l'exercice du pouvoir. La gauche et la droite se retrouvèrent un temps dans ce qui parut fonder une cause commune. Mais pour la droite, la moralité n'est que l'hommage que le vice rend à la vertu ; et beaucoup à gauche étaient trop fiers de leur nouvelle légitimité pour reconnaître qu'ils étaient en train de faire le jeu d'un imbécile. Berman a été sévèrement critiqué pour de tels propos, et d'un certain point de vue, son livre renforce les ennemis de cette créature renégate du XXI^e siècle : le « faucon libéral ». Or, l'écrivain est plus subtile.

Réduire *Power and the Idealists* à une simple thèse politicienne serait faire violence au développement d'une pensée qui est aussi une autobiographie et la biographie d'une génération. Il est vrai que Berman affiche clairement ses opinions, en particulier son soutien à la guerre en Irak, avec lesquelles on peut être en profond désaccord. Cela étant, rien dans son livre ne rappelle la suffisance et les convictions rudimentaires d'un Yves Roucaute, trotskyste français et auteur d'un essai intitulé

Le néo-conservatisme est un humanisme, avec qui j'ai débattu sur Radio Orient à l'occasion du troisième anniversaire de l'invasion de l'Irak. L'ouvrage de Roucaute est un de ces livres que je n'ouvrirai jamais; je n'aime pas le dogmatisme sous quelque forme que ce soit. De son côté, Berman est moins prétentieux et moins catégorique, même si sa reconstruction de la *Bildung* des idéalistes emprunte des accents dont on reconnaît parfois la

tonalité hégélienne : leur parcours est présenté comme un mouvement d'apprentissage par la négation qui élève à un niveau supérieur – tout en la préservant – leur intuition originelle de la nécessité de « résister » à ce qu'ils craignaient, dans un premier temps, être du « fascisme » et qu'ils finirent par définir, enrichis de leurs propres expériences des pratiques terroristes, comme un « totalitarisme ».

Cette histoire générationnelle nous importe aujourd'hui parce qu'elle décrit le contexte dans lequel la gauche pourrait chercher une réponse au détournement du « thème des valeurs » dont l'administration Bush semble avoir instruit ses alliés. Dans la lignée de ses précédents travaux, Berman souligne quels furent les expériences et les apprentissages communs de cette Nouvelle gauche est-ouest-européenne, comme si le soutien de Vaclav Havel et d'Adam Michnik à la politique de George W. Bush en Irak lui avait apporté une légitimité supplémentaire. En Occident, André Glucksmann porte la responsabilité intellectuelle de cette controverse. Son appel *urbi et orbi* au respect d'un « onzième commandement » (« n'infliger de souffrances à personne ») s'est traduit par un nouvel impératif : intervenir partout et à chaque fois que les droits de l'homme et la dignité humaine sont en jeu. Mais la question est brûlante de savoir si (et com-

Berman décrit les expériences et les apprentissages communs de la Nouvelle gauche européenne, comme si le soutien de Vaclav Havel et d'Adam Michnik à la guerre en Irak lui avait apporté une légitimité supplémentaire.

ment) cette injonction morale peut recevoir une traduction politique. C'est la tache à laquelle Berman s'est attelé.

La génération d'idéalistes

Il est possible parfois d'apprendre beaucoup sur un livre à partir de sa couverture. Celle de *Power and the Idealists* montre un homme aux cheveux blonds, la tête penchée en avant, dont la cravate réhausse la couleur de la veste. Cet homme a l'air abattu. Il est seul, appuyé contre deux chaises, face à une table de conférence. Aucune indication ne permet de savoir qui il est, mais nous n'allons pas tarder à faire sa connaissance. Au dos du livre, une autre photographie, en noir et blanc celle-ci, montre un jeune homme aux cheveux bruns, ébouriffés. Il a les bras croisés sur sa poitrine, porte un malheureux T-shirt et fume une cigarette en lançant un regard défiant. C'est Joschka Fischer, dont l'improbable probité allait faire le ministre des Affaires étrangères préféré des Allemands. Un itinéraire que Berman a déjà retracé dans un article publié quelques jours avant le 11-Septembre¹. Revue et augmentée, cette histoire compose le premier tiers de *Power and the Idealists*. Elle lui donne aussi son sous-titre : *The Passion of Joschka Fischer and its After-math*. Mais l'ancien militant de gauche, aujourd'hui grisonnant et soigneusement peigné, n'est pas le blond mélancolique de la couverture. Entre les deux images, il faut entrer dans l'histoire et ses prolongements (« *Aftermath* »).

La couverture nous apprend autre chose : sous le nom de l'auteur, on peut lire en petites lettres que Paul Berman a écrit *Terror and Liberalism*. Pas de doute possible : en quatrième de couverture, une série de commentaires élogieux font référence à cet ouvrage dont la thèse, énoncée au lendemain du 11-Septembre, défend l'idée que toutes les guerres du XX^e siècle ont été menées

¹ *The New Republic*, 28 août-3 septembre 2001.

contre le libéralisme², et qu'en retour, le libéralisme a dû apprendre à se défendre activement. C'est ainsi que, dans le débat qui a précédé la guerre en Irak, Berman était considéré comme un « faucon libéral ». Mais il y a pas mal de différence entre la pensée et la prise de décision en politique. C'est pourquoi le texte de *Power and the Idealists* est précédé de trois petites photos qui montrent un militant casqué – Joschka Fischer – en train d'agresser un policier au cours d'une manifestation anti-guerre en 1973. En Allemagne, la publication de ces trois photos (en 2001) a soulevé un concert de protestations contre la génération 68, qui se répandit comme une traînée de poudre par-delà les frontières, par-delà même l'Atlantique, détruisant tout sur son passage. Mais le vécu est toujours plus compliqué qu'on ne le croit, tout comme la politique ou la reconstruction de l'affaire par Berman. Revenant sur ces photos après l'invasion de l'Irak, l'auteur de *Power and the Idealists* en révèle toute la complexité, qui s'ouvre elle-même sur de nouvelles questions. Or il faut reconnaître à Berman qu'il ne recule devant aucune difficulté.

Nous n'en avons pas encore fini avec la couverture, qui annonce « une histoire pleine de rythme et de rebondissements, dont les personnages et les sentiments paraissent tout droit sortis d'un vrai roman ». Mais, poursuit le texte de son éditeur, « qui n'est pas un roman » – comme si les romans devaient nécessairement être des fictions frivoles ou étrangères à la réalité. Il se trouve que l'homme accablé en couverture est Bernard Kouchner – on l'apprendra par la suite –, un autre Européen de la génération 68, qui, après avoir fondé Médecins sans Frontières, devint ministre de la Santé et des Affaires humanitaires du gouvernement Bérégovoy, avant de servir comme

Le texte de *Power and the Idealists* est précédé de trois petites photos qui montrent Joschka Fischer en train d'agresser un policier au cours d'une manifestation anti-guerre en 1973.

² L'article dont *Terror and Liberalism* est le développement a été publié dans *The American Prospect*, le 22 octobre 2001.

administrateur des Nations Unies au Kosovo. Bernard Kouchner soutint l'intervention américaine à laquelle le ministre allemand des Affaires étrangères était opposé.

Ce n'est donc pas un hasard, comme disaient autrefois les marxistes, si c'est le ministre français qui figure en couverture du livre de Berman, et non le diplomate allemand dont le costume trois-pièces est appelé par Daniel Cohn-Bendit « son habit de moine ». On voit donc d'entrée de jeu que l'histoire à

Dans le chaos de la guerre en Irak, affirme Berman, on assiste aux funérailles de l'« internationale imaginaire de 1968 ».

laquelle nous convie Berman est bien le roman d'apprentissage politique d'une génération.

L'homme sur la couverture a l'air abattu. Sa cravate bleue pointe comme une flèche vers le sol, révélant le poids de l'échec qu'il porte sur ses épaules. Dans un chapitre intitulé « Dr Kouchner et Dr Guevara », le diplomate humanitaire nous est présenté comme candidat à la direction de la délégation de l'ONU en Irak, où beaucoup de ses proches collaborateurs du Kosovo ont perdu la vie dans un attentat en août 2003. Dans le chaos de l'explosion, affirme Berman, on assiste aux funérailles de cette « internationale imaginaire de 1968 », que Daniel Cohn-Bendit a si bien décrite dans *Nous l'avons tant aimée, la Révolution* (1992). Mais la mélancolie ne saurait succéder à la peine ; c'est en tout cas la réponse de Berman : les générations passent, la vie continue et une nouvelle génération trouvera son propre langage pour parler de toutes ces « tragédies qui s'abattent trop fatalement sur les populations déjà aux prises avec d'autres tragédies... » Ces hommes et ces femmes sont « les preneurs de risques. Les résistants. » Et quels que soient les choix politiques qu'il fit par le passé (ou qu'il fera à l'avenir), l'auteur de ces derniers mots, tout comme la génération dont il dresse le portrait, est clairement de leur côté.

L'héritage anti-totalitaire

Mais la « résistance » relève d'une éthique dont la traduction politique pose problème. L'adage qu'on applique aux militaires est souvent vrai des politiques : ils sont obnubilés par l'expérience de la dernière guerre et sont incapables de faire face à la nouveauté. Cela vaut aussi pour la génération 68, qui fut élevée dans le culte de l'anti-fascisme. Ses membres ont ainsi transformé cet héritage en un pacifisme combinant de façon paradoxale une éthique de la résistance militante à un idéal révolutionnaire qui supprimerait l'immoralité du capitalisme bourgeois et libéral. Pourquoi, se demande Berman, les appeler « idéalistes » ? Parce qu'ils étaient animés par une foi intangible, qui conduisait inévitablement de la résistance à la révolution, et ne laissait aucune place à la réflexion, à la possibilité du compromis et à la considération d'autres réalités qui ne trouvaient pas leur place dans leur vision globale. Il n'est donc pas étonnant que certains aient adopté la logique impériuse qui assimile le combat politique à une lutte armée, et soient ainsi passés, sans difficulté aucune, de la parole à l'action directe et terroriste. Or, il faut reconnaître que la plupart de leurs compagnons ont trouvé qu'il était difficile de ne pas souscrire tacitement à ce qu'ils considéraient comme des excès intolérables, ou bien parfois de les justifier de manière active. Ces excès furent donc condamnés comme des « accidents » sans que l'essence révolutionnaire du mouvement ne soit remise en cause. Exactement comme leurs parents, anti-fascistes, avaient entériné les abus de Staline, considérés à l'époque comme de simples soubresauts sur la voie du communisme authentique, ou, après 1956, comme de légères distorsions liées au culte de la personnalité. Ainsi les *résistants* de la nouvelle génération étaient-ils prisonniers de leurs propres idéaux (plus que de leur idéologie, d'ailleurs).

L'assimilation de l'anti-fascisme à l'anti-capitalisme (ou du fascisme au capitalisme) ne fut jamais pensée de façon

satisfaisante ; il s'est toujours agi en réalité d'une prise de position politique, ce qui n'allait pas sans poser quelques difficultés. Mais comment s'interroger à l'époque sur la nature répressive du régime soviétique et de son *glacis* sans renoncer à associer domination économique et domination politique ? Et quand bien même : l'exemple de la Révolution culturelle en Chine ou des mouvements révolutionnaires en Amérique du Sud, défiant comme autant de David le Goliath nord-américain, auraient toujours convaincu les plus sceptiques de raffermir leur foi. Les histoires de Berman sont riches et profondes ; elles résonnent et sonneront juste aux oreilles, du moins, de ceux qui ont connu cette période. L'auteur réussit à entrer dans la tête des idéalistes et, en inférant une série de *peut-être* et de propositions narquoises, révèle le caractère insensé de choix qui, à l'époque, paraissaient plus ou moins cohérents.

³ Berman n'est que trop généreux avec ce phénomène médiatique éphémère. Il se concentre certes sur le plus intéressant d'entre eux, André Glucksman – qui, au hasard du calendrier, vient de publier une sorte d'autobiographie, *Une rage d'enfant* (Paris, Plon, 2006). Il aurait été intellectuellement plus intéressant – même si cela troublerait la trame de son essai – que Berman ait fait mention du travail de la revue *Esprit*, qui, très tôt, avait introduit la pensée de Claude Lefort et de Cornelius Castoriadis, et qui joua un rôle significatif dans la mise en relation des intellectuels d'Europe de l'Est et de leurs homologues occidentaux. Il note le rôle joué par la revue « sur la scène arabe », mais en reste là.

Les Français, sans doute parce qu'ils ont été les plus dogmatiques (et les moins théoriques), furent les premières victimes de la réalité ; ils encaissèrent de plein fouet le « choc Soljenitsyne ». Et cette expérience trouva son expression canonique dans le courant des Nouveaux philosophes³. Mais la négation de leur foi ancienne n'a pas conduit les Français au désespoir ; ils la dépassèrent assez rapidement, à mesure qu'ils prenaient conscience d'une autre résistance : celle apparue en Europe de l'Est, menée par cette même génération qui réussit à retourner la société civile contre l'État. Sans que personne ne s'en soit rendu compte, cette manière de considérer les choses réactivait pourtant de vieux réflexes : les Français avaient ainsi trouvé un ersatz de prolétariat. Mais ils firent une découverte encore plus importante : leur « résistance » avait désormais pour ennemi transnational le « totalitarisme », qui était en outre la chair de leur chair. Les certitudes du matérialisme historique ne suffisaient-elles pas à révéler un dogmatisme paternaliste étouffant, peu disposé à tolérer la différence ? La leçon ne fut pas facile à intégrer : la classe dominante capitaliste ne défi-

nissant plus ses ennemis comme des communistes (dont l'objectif, sinon la forme réellement existante aurait pu se révéler désirable), mais à travers cet « -isme » totalement désobligeant, il parut impossible à la « génération 68 » de passer à l'attaque sans accepter la définition que leurs anciens ennemis leur assignaient – car il n'y avait plus d'ennemi de mon ennemi qui aurait alors été mon ami. Cela dit, et tandis que des professeurs de sciences politiques élaboraient des théories pour valider un tel diagnostic, les héros de Berman s'en

« L'Amérique, avec sa maladresse habituelle, a réussi à renverser la pire des tyrannies des temps modernes, et les intellectuels du monde entier ont été saisis d'indignation en présence d'un tel événement. »

(Bernard Kouchner)

sont remis à l'air du temps, « évaluant au toucher et à l'odorat » leurs nouveaux combats, afin de maintenir en éveil un certain esprit de résistance. Comment s'est formée une telle sensibilité ? Le livre ne donne pas de recette ; il décrit seulement des personnages attentifs à une menace omniprésente. Il ne faut pas s'étonner toutefois que l'écrivain ait eu l'intuition de ce que le penseur politique ne pouvait décrire que *post-festum*.

Le « faucon libéral »

Terror and Liberalism a été critiqué pour ne pas avoir compris l'islamisme radical. C'est peut-être le cas, en effet ; mais Dostoïevski ou Zola ont-ils écrit pour l'Université ? Ou pour les militaires ? Dans un chapitre intitulé « Le monde musulman et la gauche américaine », Berman développe une compréhension intuitive de la menace totalitaire. Azar Nafisi, l'auteur de *Reading Lolita in Tehran*⁴ était iranienne, de gauche et étudiante en littérature à l'Université d'Oklahoma. Elle rédigea une thèse sur Mike Gold, un journaliste communiste de seconde zone qui connut son heure de gloire au moment de la publication de son roman *Jews without Money*

(1930). Pour Azar Nafisi, qui était aussi maoïste, célébrer Staline était naturellement une belle provocation. Après sa thèse, elle partit pour l'Iran de Khomeini, où la réalité révolutionnaire démontra l'inanité de ses vertes croyances. « Une autre mythologie, le même esprit », résume Berman. En termes académiques, on peut parler d'un modernisme réactionnaire en quête de pureté. Or de la dénonciation de ce modernisme à celle de l'« islamo-fascisme », il n'y a qu'un pas. Mais le régime de Saddam Hussein était séculier, alors ce pas doit être corroboré par d'autres éléments. C'est pourquoi Berman introduit dans son récit un second personnage, Kanan Makiya, trotskyste et membre d'un petit groupe palestinien avant-gardiste, qui endura sa propre odyssée en Occident avant de rédiger *Republic of Fear*⁵ (sous le pseudonyme de Samir al-Khalil). « Différentes mythologies, la même impulsion », conclut Berman. En Iran, les islamistes ont créé « un culte religieux du suicide, et les baathistes en Irak un culte national de la cruauté ». Alors que dans le même temps, les idéalistes bien intentionnés tâchent de leur trouver des excuses et dénoncent le message de ceux qui s'inquiètent.

C'est ici que le « faucon libéral » entre en scène. Bien que l'invasion de l'Irak ait tourné au désastre, et un désastre de plus en plus épouvantable depuis que son livre a paru, Berman suggère qu'un « minimum de talent diplomatique aurait peut-être contribué à la formation d'un paysage politique complètement différent ». Après l'affaire des armes de destruction massive, tout en admettant qu'il avait sans doute « accordé trop de crédit aux beaux discours », Berman a reconnu en George W. Bush un « wilsonisme naïf et inexpérimenté, partagé seulement, et de façon partielle, par les esprits les plus durs de son administration... » Si les doutes et les incertitudes de l'auteur paraissent ici fondées, il ne faudrait pourtant pas lire Berman pour ses prises de position politique. *Power and the Idealists* n'est pas un pamphlet partisan. Berman est un penseur politique qui cherche à mettre de l'ordre dans ses idées, pour mieux comprendre un monde qui est aussi le nôtre !

Un écrivain s'exprime à travers ses personnages – que leurs vues reflètent ou non ses opinions, faudrait-il ajouter. Au sujet de l'Irak, Paul Berman donne la parole à Bernard Kouchner pour évoquer ses propres inquiétudes : « L'Amérique, avec sa maladresse habituelle, a réussi à renverser la pire des tyrannies des temps modernes, et les intellectuels du monde entier ont été saisis d'indignation en présence d'un tel événement. » Maintenant Berman n'a plus à intervenir directement. Son récit conduit naturellement le lecteur à se demander : Joschka Fischer faisait-il partie de ces intellectuels indignés ? Le diplomate allemand a-t-il oublié l'anti-totalitarisme et les leçons politiques qui l'ont porté au pouvoir ? Apparemment.

L'étude de Berman s'appuie sur une série d'indices qui

révéleront de manière éclatante la logique en œuvre dans la pensée géopolitique de Joschka Fischer. Dans ses prises de parole contre l'intervention anglo-américaine, le ministre allemand des Affaires étrangères n'est jamais revenu sur la nature totalitaire du régime de Saddam Hussein. Alors, plutôt que de s'appesantir sur l'absence d'armes de destruction massive, Berman revient sur ce que Fischer aurait dû considérer : l'Irak comptait une « multitude de Srebrenica », l'absence d'armes de destruction massive ne pouvait pas occulter la « destruction massive » de la société civile. Il s'agit de ce que Berman appelle un « nouveau totalitarisme », auquel la nouvelle Nouvelle gauche doit résister *urbi et orbi*. Mais comment et à quelle fin ? Les tribunaux pénaux internationaux, les responsabilités transfrontalières, une conscience aigüe des droits de l'homme sont des conquêtes dont la génération 68 peut être fière ; mais elles ne fondent pas un courant *politique*.

Simplifions l'histoire : si les Français et les Allemands ont emprunté différentes voies pour se forger une con-

Avec l'émergence de la dissidence en Europe de l'Est, le « libéralisme » s'est transformé en défense de la société civile contre l'État.

science « anti-totalitaire », ils partageaient certaines idées indispensables à la démonstration de Berman. Le processus qui s'enclencha avec Soljenitsyne et la dénonciation des goulags (et, peut-être davantage, avec l'inanité des réponses qui lui furent opposées) conduisit la Nouvelle gauche française à reconnaître l'importance des droits de l'homme que les marxistes avaient condamnés comme des libertés formelles et bourgeoises. Les droits ne sont pas privés, ils sont politiques. La visite à l'Élysée de Jean-Paul Sartre, Raymond Aron et André Glucksmann, venus plaider la cause des « *boat people* » vietnamiens, est emblématique de ce nouvel état d'esprit. Peu de temps après, avec l'émergence de la dissidence en Europe de l'Est, le « libéralisme » prit une tournure plus radicale, se transformant en défense de la société civile contre l'État. Pour sa part, la génération 68 allemande est arrivée par d'autres chemins à la même conclusion. Son rejet de la guerre « révolutionnaire » et doctrinaire prôchée par la « Faction de l'Armée rouge » et ses acolytes acquit une dimension existentielle lorsque certains de ses militants ont soutenu le terrorisme anti-sioniste, et notamment le massacre des athlètes israéliens aux Jeux olympiques de Munich⁴. Se tournant à son tour vers la société civile, elle décida d'entrer en politique en créant un Parti Vert dont Fischer et Cohn-Bendit devinrent les figures de proue.

Cette histoire comparée (et comparable) que Berman évoque avec toute la sensibilité d'un *insider* permet de mieux comprendre pourquoi l'anti-totalitarisme trouva sa traduction à gauche⁵, tout comme l'appel et la création de mouvements de soutien aux droits de l'homme. Ce qui n'allait pas sans difficulté pour une gauche qui avait grandi avec l'idée que toute « pensée critique » était nécessairement une démythification – révélatrice de tous les intérêts matériels qui sous-tendaient la proclamation par les idéalistes des droits de l'homme et autres vœux pieux. Cet anti-totalitarisme-là rappelait trop ce que le monde anglo-saxon désignait par « libéralisme ». Il faut recon-

⁴ Pire encore fut le détournement d'un avion d'Air France à Entebbe, où les *Allemands* avaient donné l'ordre de séparer les otages juifs des non-juifs, faisant de façon terrible écho au passé nazi.

⁵ Point besoin d'insister sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une tendance majoritaire parmi ceux qui se considèrent de gauche. Ce qu'il faut souligner en revanche, je crois, est que cette tendance représente une tendance *créative* au sein de la gauche, portée par ceux qui savent qu'ils ne connaissent pas les réponses mais qui pour cette raison même posent de vraies questions.

naître qu'il n'existe pas de thèmes et de combats politiques qui soient substantiellement de gauche ; ils sont inexorablement le fruit d'expériences historiques⁶, et c'est ce que Berman veut mettre en avant : l'émergence du thème des droits de l'homme ne se comprend que dans le contexte de *résistance au totalitarisme* qui a constitué le terreau de la gauche internationaliste des années 1960.

La nouvelle politique « radicale » qui allait apprendre à utiliser le pouvoir s'épanouit dans les années 1990, quand les besoins humanitaires l'emportèrent sur les vieilles contraintes institutionnelles ; la mondialisation des droits de l'homme permit de surveiller de près le capitalisme financier, tandis que l'ordre westphalien et sa règle *cuis regio, ejus religio* fut renvoyé aux oubliettes de l'histoire. Ce que Bernard Kouchner et Médecins sans Frontières avaient initié durant la guerre du Biafra en 1967, imprima lentement mais sûrement sa marque. Il se peut que l'horizon d'une nouvelle et véritable justice internationale trouve son origine dans le travail d'une « génération » – et que les partisans de George W. Bush, opposés à la création de la Cour pénale internationale, s'insurgent en vain. Mais l'attention portée aux droits de l'homme élida certaines questions politiques plus fondamentales. Ainsi, quel type de relations sociales et quel type d'institutions sont à même de fonder une société capable de promouvoir et de protéger ces droits ?

Avec l'émergence de la dissidence en Europe de l'Est, le « libéralisme » s'est transformé en défense de la société civile contre l'État.

La gauche et la démocratie

Évoluer n'est pas une chose facile ; et de fait, ça ne l'a jamais été. Il y a bien longtemps, Aristote mettait déjà en garde ses contemporains : l'éthique et la politique – l'homme de bien et le bon citoyen – ne se confondent pas toujours. Dans le monde moderne, la « résistance » n'acquiert de force politique qu'en se confron-

⁶ Cf. les passages mordants de Marx sur la différence entre les révolutions des bourgeois et des prolétaires dans *Le 18 Brumaire* !

tant à un pouvoir totalitaire ; sinon il s'agit d'une forme classique de libéralisme – ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, mais qui ne constitue pas le terreau privilégié dans lequel la gauche pourrait se redéfinir. L'emploi de la violence par l'extrême gauche, et ses provocations, n'ont pas réussi à révéler l'essence « totalitaire » ou « fasciste » des pouvoirs capitalistes en place. Cet échec constitue l'une des leçons qui poussa les « idéalistes » de Berman à reconsidérer leur propre conception de la politique. Avec pour conséquence, comme certains l'ont parfois énoncé, que *la démocratie doit être le fil conducteur d'une pensée politique de gauche.*

L'éloge de la résistance par Berman glorifie tantôt l'opposition à la dictature, tantôt le refus du totalitarisme – et la distinction n'est pas anodine. Dans les deux cas, des droits sont bafoués (ils peuvent l'être aussi dans une démocratie). Mais le déni des droits individuels par le totalitarisme fait partie intégrante de son inadmissible projet, dont l'objectif consiste à mettre un terme à *toutes* les manifestations de la démocratie. Cet objectif était commun aux partisans de Staline et aux nazis, les uns comme les autres s'étant construits en réaction à l'effondrement des vieilles organisations hiérarchiques dans le champ politique et social. Mais le projet totalitaire ne pourra jamais être réalisé complètement ; s'il l'était, il étoufferait l'énergie de la société et sa propre capacité de renouvellement. La *tentation* totalitaire reste toutefois prégnante, jusque dans les démocraties, qui ont souvent peur des démons que leurs propres libertés ont libérés. C'est ainsi que la majorité de ceux qui se considèrent comme de « gauche », et qui critiquent les « positions » politiques de Berman, ne comprendront pas la logique de cette « internationale imaginaire de 68 » dont l'auteur s'efforce de reconstruire la pensée.

Ce n'est qu'une fois cette logique intégrée qu'on peut comprendre et critiquer le positionnement du « faucon libéral ». Si la nature du régime irakien du temps de Saddam Hussein était bel et bien totalitaire – et Berman

en fournit de nombreux indices, depuis la création du parti Baath au harcèlement par les Fedayeen de Saddam des envahisseurs se précipitant sur Bagdad –, alors le soutien (critique !) de Kouchner, Berman et de tous leurs adeptes au projet américain est aussi fondé que, par exemple, le soutien de la gauche et des libéraux à l'Union soviétique contre Hitler.

Soit. Mais il s'ensuit d'autres questions. La prochaine consiste à savoir si l'analogie peut justifier l'accusation selon laquelle l'« islamo-fascisme » serait *le* nouvel ennemi. La

Si la nature du régime irakien du temps de Saddam Hussein était bel et bien totalitaire, alors le soutien de Kouchner est aussi fondé que celui de la gauche et des libéraux à l'Union soviétique contre Hitler.

suivante concerne les résultats escomptés de la destruction de ce totalitarisme islamique : peut-on les comparer aux conséquences de l'effondrement de l'empire soviétique ? Si le totalitarisme est une réaction à l'émergence des forces démocratiques dans une société, sa défaite devrait permettre leur épanouissement, même après que les feux de la guerre sont passés sur elles. Berman rappelle à juste titre que l'Irak avait une classe moyenne cosmopolite dans les années d'avant-Saddam. Mais les Américains ont misé sur le retour des exilés qui (c'était pourtant clair dès le début) n'étaient pas le genre de *résistants* dont *Power and the Idealists* raconte l'histoire.

Le droit à l'erreur est fondamental dans tout régime démocratique. Mais ce droit ne s'étend pas au domaine de la morale, comme Berman le reconnaîtrait certainement. D'un point de vue moral, la position de Berman n'est pas erronée. Mais ses conclusions politiques concernant l'Irak sont idéalistes dans le mauvais sens du terme ; il prend ainsi ses vœux pour la réalité. Fidèle à la pensée dont il vient de retracer l'évolution, il oublie que la résistance relève d'un choix moral qui ne peut se traduire directement en une pratique politique. Penser d'un point de vue politique les nouveaux défis du XXI^e siècle

exige tout d'abord de comprendre ceux du XX^e siècle. Le travail de reconstruction de Berman est sans doute l'une des plus importantes analyses de notre passé récent ; sa lecture demeure indispensable à quiconque veut penser clairement les problèmes contemporains. J'espère toutefois avoir montré la nécessité de repenser l'un de ses éléments fondamentaux, et en quoi son absence a déformé la « position » de Berman sur l'invasion de l'Irak. L'action politique en démocratie relève du jugement politique, qui reste faillible, et non de la morale qui sera toujours conforme à elle-même.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Lantz